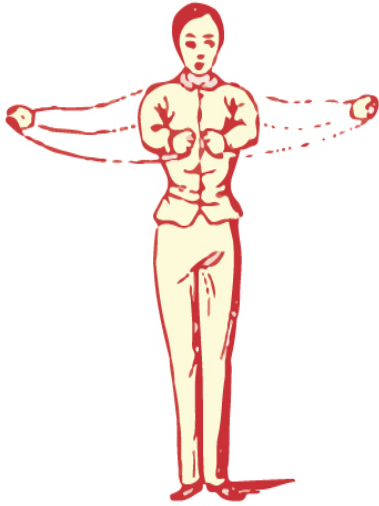


## Dépliage

Véronique Herlant



**Anubis** : *Regardez les plis de cette étoffe. Pressez-les les uns contre les autres. Et maintenant si vous traversez cette masse d'une épingle, si vous enlevez l'épingle, si vous lissez l'étoffe jusqu'à faire disparaître toute trace des anciens plis, pensez-vous qu'un nigaud de campagne puisse croire que les innombrables trous qui se répètent de distance en distance résultent d'un seul coup d'épingle ?*

**Le Sphinx** : *Certes non.*

**Anubis** : *Le temps des hommes est de l'éternité pliée.*

*La Machine infernale, Jean Cocteau, acte II.*

Dans la dernière leçon du Séminaire « Les non-dupes errent », celle du 11 juin 1974, Lacan évoque sa présence à l'Université par un trait d'ironie : c'est comme « niché dans l'Université »<sup>1</sup> qu'il y paraît. L'Université, dit-il, c'est « la femme préhistorique », la femme toute, ignorant sa présence au creux de l'un de ses plis. Elle ne s'en rend pas compte, car « quand on a beaucoup de plis, on ne sent pas grand-chose. Sans ça, qui sait, elle me trouverait peut-être encombrant »<sup>2</sup>. Les plis sont ceux que le signifiant organise à chaque fois qu'il porte son coup, et s'il y en a beaucoup, c'est que le coup transporte avec lui la force de la répétition. L'Université, avec ses innombrables plis, entasse dans son giron les unités de valeur, bien nommées, chaque unité appelant la suivante.

Lacan n'est pas dupe de ce malentendu qui autorise sa présence à condition d'un *ne-pas-vouloir-savoir*. « Lacan, à la niche ! » en quelque sorte... C'est que l'Université, comme La/femme avec les replis de son sexe, est aveugle à ce qu'elle y contient : un savoir troué. L'Université l'« héberge » dit-il, c'est-à-dire qu'il y trouve éventuellement un abri, mais le mot dit aussi qu'il ne s'identifie pas à ses murs... propres à faire prison.

Contre l'emprisonnement de la répétition, on peut aussi choisir d'avancer d'un pas ; ce n'est pas sans un certain courage : rencontrer sa débilité constitutionnelle, tout autant que les effets de son propre dire, ceux-ci contrevenant à la bonne forme du Savoir. Débilité constitutionnelle, répétition, avancer d'un pas, effet du dire... nous voici avec « Le temps logique »<sup>3</sup>, texte formidable ! Il représente l'effort inouï d'attraper ce qui se présente pourtant comme un impensable. À vouloir serrer cet impensable, de quelque façon qu'on s'y prenne, nous faisons l'expérience de la limite, inhérente à ce que la structure impose de nécessité. Comment cerner une limite, c'est peut-être ça, le projet de Lacan, avec le temps logique.

1. Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », 1973-1974, leçon du 11 juin 1974, inédit.

2. *Ibid.*

3. Lacan J., « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 197-213.

Cerner une limite, cela peut nous paraître simple, mais à manier l'affaire nous nous rendons vite compte que la simplicité est redoutable.

Alors, comment parler du temps logique, si son ressort est un impensable ? Je mesure combien il n'y a pas d'autre solution que de s'y engouffrer. C'est d'ailleurs l'invitation de Lacan, dès le début du texte : en faire l'expérience, « dans les conditions innocentes de la fiction »<sup>4</sup>. Et nous voici à triturer ronds blancs et ronds noirs. Il y a un « *s'y faire* », avec ce que cela fait entendre de performatif, en même temps qu'un certain forçage, un consentement, une patience... *Se faire* montre que l'engagement du corps est de mise, contre la sphère où se coule notre pensée et donc notre débilité, propre à nous faire croire au Un de toute éternité.

Je peux glisser ici un petit fait clinique tiré d'une séance de contrôle. Au cours de séances préliminaires, une jeune fille s'interroge sur sa demande d'analyse. Elle doit partir dans quelques mois faire un stage à l'étranger. J'hésite à l'engager dans la voie de l'analyse, compte tenu de cette perspective, et le lui explique. Le contrôleur m'interrompt : « une psychanalyse, ça ne s'explique pas, ça se fait ! ». Peu de temps après, la jeune fille amène un rêve : elle monte dans un bus qui n'est pas comme les autres, ceux qu'elle laissait passer avec indifférence, immobile. Elle s'assoie près d'une vieille dame, lui fait part de son inquiétude de ne pas connaître la destination. La dame lui répond : « Vous la connaîtrez quand vous arriverez ». La séance suivante, je lui propose le divan. Depuis, elle est au travail de l'analyse. C'est peut-être cela, « les conditions innocentes de la fiction », non pas les « bonnes » conditions pour faire une analyse, relatives à un idéal, mais innocentes au sens de cueillir la simplicité d'une énonciation, quand elle se présente. Ce qui, d'être dit, *fait* le moment.

Monter dans le bus, connaître la destination seulement quand on arrive : il faut cet engagement du corps, soutenu par une petite fiction, pour s'engouffrer dans l'analyse. L'analyste en incarne le semblant. Car le « C'est ça » qui se découvre n'identifie rien. Sa seule valeur est une valeur constituante, comme l'est un acte, valeur susceptible d'être logifiée mais non « comprise » au sens usuel du terme. Cela résonne dès le préambule du texte : « Puisse [cet article] retentir d'une note juste entre l'avant et l'après où nous le plaçons ici, même s'il démontre que l'après faisait antichambre, pour que l'avant pût prendre rang »<sup>5</sup>. Lacan indique toute la valeur qu'il donne à ce texte. Qu'il soit fondé à rebours fait aussitôt surgir la portée politique de son acte, qui n'est pas, dit-il « sans répondre à quelque actualité de notre temps ». Comme souvent chez Lacan, le texte s'équivaut à ce qu'il dit.

Nous voilà prévenus : ça ne sera pas lisse, notre pensée s'égarera. Le titre lui-même annonce l'inconfort : « Assertion de certitude anticipée ». Comment une certitude pourrait-elle être anticipée, si nous lui imposons la condition de n'être ni autosuggestion, ni probabiliste ? Faut-il qu'un pli soit suffisamment définitif pour suturer le trou qui en constitue la série ? Nous pressentons que l'encombrement sera de mise.

Comment conclure ? La question touche à la psychanalyse elle-même : n'est-elle qu'un tour de passe-passe ? Nous sommes au cœur du sophisme des trois prisonniers, dont la tournure est faite pour nous amener au point d'incomplétude, susceptible d'opérer le renversement de l'affaire. Disons tout de suite qu'il sera mis en fonction par la présence d'un paramètre essentiel que Lacan nomme dans le texte « attribut négatif ». Nous y reviendrons plus loin. Tout d'abord, remarquons la forme : un sophisme. On sait le goût de Lacan pour les figures de rhétorique qui manient l'art du paradoxe. Ne disait-il pas de l'analyste qu'il devait être un

---

4. *Ibid.*, p. 199.

5. *Ibid.*, p. 197.

rhéteur ? Un sophisme produit toujours un phénomène particulier : il se passe quelque chose, mais nous n'y voyons rien, nous sommes mystifiés. C'est pourquoi Lacan dit de la solution du sophisme des trois prisonniers qu'elle est une « solution parfaite », parce que l'intrigue retombe sur ses pieds, et que nous n'y voyons que du feu. Elle remet de la totalité en escamotant le point pivot. À ce titre, un sophisme est un paralogisme. Cela ne lui échappe pas. Depuis Platon et Aristote, le sophisme a une valeur plutôt péjorative, synonyme de mensonge et de manipulation, mais si on en déplie la logique, il se révèle un auxiliaire précieux.

Il y a « une erreur logique » dit Lacan. L'erreur, c'est le point tournant. C'est celui-ci qui fait qu'un sophisme continue de fonctionner même quand on en connaît la chute. Nous sommes tout le temps attrapés au même endroit.

Le point qui passe à la trappe est celui du moment où le sujet A calcule sa couleur sur l'arrêt de B et C et décide de sortir. Mais ce faisant, B et C font le même raisonnement et sortent aussi. Comment fonder une décision sur un arrêt, alors même que les trois prisonniers avancent ? C'est un paradoxe.

La solution « sortir tous les trois ensemble » est fallacieuse, elle introduit une torsion qui nous passe inaperçue ; c'est un tour de passe-passe qui gomme un impossible. Il y a de nombreuses façons de le dire, chez Lacan. Nous pourrions nommer cet impossible « la malédiction russellienne »<sup>6</sup> en référence à la théorie des ensembles qui extrait le point d'ek-sistence et fait surgir le problème de la limite en termes d'appartenance.

Comment se compter un parmi les autres, alors même que l'identification fonde l'appartenance ? On entend la portée éthique de la question, concernant la possibilité du lien social. À la fin d'une analyse, peut-on attendre une façon nouvelle de nous lier au semblable ? Nous avons la même structure logique avec l'exemple que l'on trouve dans le Séminaire VI : « *J'ai trois frères, Paul, Ernest, et moi* »<sup>7</sup>. « Frère » est ici le point pivot, auquel se laisse prendre l'enfant. Il hésite entre se reconnaître frère, et alors figurer comme l'un des trois dans la classe des frères, ou se décompter comme extérieur à l'ensemble mais alors est-il encore leur frère ? Dans le problème des trois prisonniers, nous avons trois sujets A, B, C, individuellement pris dans un calcul. En même temps, sans être pour autant les mêmes - « sans commune mesure » dit Lacan - ils n'en font qu'un, un sujet de pure logique : aucun calcul ne serait possible à chacun s'il ne tirait sa position d'une situation « à trois ». Nous retrouvons ici ce que dit Lacan : « le collectif n'est rien, que le sujet de l'individuel »<sup>8</sup>.

Reprenons le sophisme au point où Lacan nous propose de faire un pas de plus : « Sortir tous les trois ensemble » fait surgir un malentendu, confrontant chacun à la perplexité. Tout d'abord les trois prisonniers s'arrêtent, marquent une hésitation car si les autres avancent c'est qu'il y a peut-être un problème. Oui, mais comme chacun voit que les deux autres s'arrêtent, on se retrouve au temps précédent : si B et C s'arrêtent, alors je ne suis pas noir, et donc je peux repartir. Ça pourrait durer longtemps, d'avancées en suspensions. Comment mieux dire le temps de l'analyse, que Lacan identifie comme temps pour comprendre... Mais à la deuxième suspension, chacun s'est enseigné du phénomène, il y a un progrès logique dit Lacan.

---

6. Miller J.-A., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 212.

7. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, La Martinière/Le Champ freudien éd., 2013, p. 92.

8. Lacan J., « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *op. cit.*, p. 213.

La seule manière de ne pas répéter indéfiniment, c'est de se glisser dans un interstice. C'est souvent là que nous perdons pied dans notre raisonnement, et pour cause.... A repère que B, s'il l'avait vu noir à la première suspension, n'aurait aucune raison de s'arrêter de nouveau. Si B le fait, c'est qu'il se règle non pas sur ce qu'il voit, mais sur une hypothèse. A comprend que B ne décide pas sur une évidence perceptive, mais sur la valeur du comportement de chacun. Il ne s'appuie plus sur l'évidence perceptive qu'il supposait à l'autre, soit l'intersubjectivité d'où il déduisait son être. C'est le moment où le sujet peut dire « Voilà dans quoi j'étais pris, comme effet du signifiant ». A « objective » dit Lacan, c'est-à-dire qu'il aperçoit la structure de l'affaire. Structure c'est ici le temps du battement lui-même, articulé au mouvement avancer/s'arrêter, cesse ou ne cesse pas. Car comprenant que les deux autres font une hypothèse, comme lui la fait, il saisit aussi qu'ils ont l'avantage de voir tout de suite si lui-même est blanc ou noir, qu'ils ont donc un temps d'avance. Objectivant ce temps d'avance, A se rend sur un point limite, un temps qui suspend cesse/ne cesse pas, moment fugace où le battement est sur le point, mais pas encore, d'opérer sa fonction, inexorable. Dans ce temps de battement suspendu, où il n'est pas comme sujet bien qu'il s'y fonde, A s'avance pour conclure, soutenu d'une certitude qui ne trouvera sa sanction qu'après-coup.

Lacan identifie ce moment particulier au moment de conclure. Si « instant » renvoie à instantané, et « temps » à l'idée de durée, le « moment » est celui du mouvement, d'où il tient son étymologie : *movere*, mouvoir. C'est le point où culmine l'aporie, et où elle se franchit.

Voyons notre jeune fille. Elle était immobile, elle décide de monter dans un bus qui avance vers une destination qui n'est pas écrite. Elle est donc en mouvement, avec pour seul appui que « ça se sait » quelque part, en dehors d'elle. Un mouvement suppose deux points, le départ et l'arrivée du bus. En logique, tout déplacement, aussi infime soit-il, engage l'illimité - paradoxe de Zénon -, puisqu'il s'appuie sur le premier temps du départ, qui fait Un, et qui se répète, en autant de fractions. On pourrait dire que ce sont toutes les séances auxquelles nous nous rendons, et qui à chaque fois « commémorent » la première décision prise. Mais alors, une fois commencé, comment cela va-t-il s'arrêter puisque chaque séance contient en elle-même la répétition qui la fonde ? Le terme s'effectue « à la limite » dit-on en logique, en tant que la suite de ces fractions de parcours tend vers le Un de l'unité qui fait horizon, à ne pas confondre avec le Un du comptage. L'expression « à la limite » fait exister un bord, et non pas une terminaison. En effet, cet Un de l'unité suppose un point exclu, nommé ek-sistence par Lacan. La jeune fille y met le « ça se sait en dehors d'elle », indispensable pour consentir à monter, ce que l'analyste incarne dans le transfert comme semblant. Pour l'instant, le fait que la destination ne soit pas écrite lui apparaît comme un manque de savoir et non comme un impossible. C'est sa façon de répondre à ce point d'ek-sistence. Elle bouche le trou du savoir par un manque, ce qui n'est pas pareil.

C'est cela qui sera traversé à la fin, qui ne s'approche que comme savoir troué, et non comme manque de savoir, et ne vaut que le temps d'un acte, temps d'une énonciation. C'est le « s'engouffrer » que nous évoquions. Le gouffre, c'est celui d'un impensable, car aucun signifiant ne peut dire l'être, ce qui résonne dans l'enseignement de Lacan comme S de grand A barré. Il y a là un vide, le parlêtre y répondant par son existence.

Dès lors, toute idée de départ et d'arrivée se trouve subvertie. Nous n'avons plus l'appui d'une diachronie sur lequel repose la chronologie ; il s'agit plutôt d'une synchronie, « s'engouffrer », qui ne répond à aucune détermination temporelle : on ne peut la prévoir, seulement l'enregistrer après-coup. Les témoignages des AE font entendre cela.

Le vide intervient dans le sophisme de façon à la fois centrale et discrète. Nous pouvons remarquer comment le sophisme fait fonctionner un point aveugle, sans lequel il n'y a pas de raisonnement possible. Ce point est mis en jeu par la dissymétrie entre les blancs et les noirs eu égard au nombre total des prisonniers. D'ailleurs dans le texte Lacan remarque que le sophisme peut s'appliquer à un nombre illimité de sujets, si la condition de l'attribut négatif est respectée. Évidemment, plus on augmente la collectivité, plus « l'objection temporelle » est difficile à mettre en évidence. On en fait l'expérience quand on raisonne sur la base de quatre prisonniers. Cette notation me paraît importante car elle montre qu'il faut réduire l'effet prégnant de la masse qui fait croire à l'identité de la foule, pour n'extraire que le principe de son articulation : « Le collectif n'est rien, que le sujet de l'individuel »<sup>9</sup>.

La dissymétrie est donc porteuse d'une négativité, condition pour obtenir un battement, homogène au battement signifiant, comme le un et le zéro de l'ordinateur, « il y a/il n'y a pas », aussitôt recouvert par la répétition du nombre. L'instant du regard, premier moment de l'évidence, répond à la saisie de cette dissymétrie en une fulgurance, dans la « valeur *instantanée* de son évidence ». L'équivalence « deux noirs : un blanc » fait surgir un *moins I* que nous pouvons reconnaître comme l'ensemble vide. À ce titre il est hors qualification, car l'important n'est pas ce qu'on y met, mais qu'il soit. C'est pourquoi Lacan peut dire que c'est un temps impersonnel, sans sujet. Ce « peut être aussi bien dieu, table ou cuvette »<sup>10</sup>.

Le deuxième moment est celui du temps pour comprendre, temps faisant entendre un parcours, un procès, donc une durée. C'est ce qui ne peut pas être vu d'un seul coup, de la même manière que présence et absence ne peuvent être vues d'un seul coup, en même temps. Il est identifié par Lacan comme celui de la réciprocité, qu'il développe dans ces années-là à partir du stade du miroir puis du schéma L. Pour le dire rapidement, c'est la construction par le sujet d'un point d'où se voir, le « se » faisant entendre le bouclage de la pulsion à partir de l'Autre. Ce n'est plus impersonnel ; l'ensemble vide se peuple d'attributs. C'est le « se pense » du sujet. Et là c'est infini.

Nous avons vu que le troisième moment met en jeu l'interstice du battement. Dans ce battement, une éclipse, que saisit l'acte : chacun lâche l'appui fugace que sa pensée trouvait à l'expectative des autres, alors même que cet appui est à chacun absolument nécessaire. En effet, rappelons que sans cette nécessité aucun raisonnement ne serait possible à nos trois prisonniers. Pour le dire autrement, nous ne nous déplaçons pas ailleurs que dans le champ du langage et de la parole. Aucun secours à attendre d'un quelconque métalangage. Faire sans cette nécessité, c'est ce que tente le passage à l'acte, qui est une manière de s'affranchir du paradoxe sans le traiter.

Ce texte de 1945 est très frappant. Il résonne de façon particulière dans ces temps d'après-guerre, mais pour nous encore aujourd'hui. En effet, qu'est-ce qui fait que quelqu'un lâche la « majorité compacte »<sup>11</sup> pour s'engager sous son seul nom ? C'est un enjeu politique aussi pour la psychanalyse, que recueille le dispositif de la passe. Lacan soutiendra toujours la question. Jusqu'au cœur de l'Université, au prix de n'y figurer que « niché », soit le trou qu'il fore dans l'universel. Abrisé, certes, au titre d'une certaine contingence, mais vivant, donc encombrant. C'est la leçon qu'il a tiré de la féminité.

---

9. *Ibid.*, p. 213.

10. *Ibid.*, p. 208.

11. Freud S., *Freud présenté par lui-même*, Paris, Gallimard, 1984, p. 17.

